

Alain Finkelkraut - émission "Qui vive" - 29.11.03

I.S. - Alain Finkelkraut, bonjour.

A.F. - Bonjour.

I.S. - Alors nous allons parler aujourd'hui, bien entendu, de l'initiative de Genève qui va être lancée demain en grande pompe en Suisse devant un parterre de mille personnalités et vous ferez d'ailleurs, Alain Finkelkraut, partie de la délégation française. Une initiative dont on comprend la philosophie : envoyer un message fort, notamment au gouvernement israélien pour lui signifier qu'une alternative à sa politique est possible, et même peut-être nécessaire et urgente. Mais cette initiative pose aussi un certain nombre de questions et j'aimerais qu'on les aborde ensemble Alain Finkelkraut. Mais avant cela, nous allons parler d'un film qui a été diffusé sur Arte lundi soir, cette semaine, un film signé Eyal Sivan "Route 181". Alors, peut-être, petit rappel, qui est Eyal Sivan ? Un cinéaste franco-israélien (01:05). D'ailleurs le film est d'Eyal Sivan et de Michel Khleifi. Donc ce film qui devait normalement durer 90 minutes a finalement duré quatre heures et a été néanmoins diffusé dans son intégralité sur Arte. Alors, Eyal Sivan on a déjà eu l'occasion d'en parler au moment où il avait écrit cette fameuse tribune publiée à la une du Monde au début des attentats... de l'aggravation des attentats antisémites en France où il expliquait que les juifs finalement ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils étaient attaqués puisqu'ils s'étaient auto-proclamés ambassadeurs de cet Etat qui menait une politique si condamnable selon lui. (01:34) Eyal Sivan c'est aussi l'auteur de "Izkor", un film d'il y a une dizaine d'année, où il dénonçait l'utilisation politique qu'Israël ferait de la Shoah. Et dans ce film "Route 181" il va beaucoup plus loin puisqu'il se promène sur la frontière de 1948, enfin celle qui a été proposée lors du partage de l'ONU en 1947, et il rencontre des Israéliens des Palestiniens avec un a-priori absolument évident puisque Eyal Sivan a des convictions fortes. C'est un anti-sioniste radical et c'est quelqu'un qui plaide pour un Etat binational. Mais ce qui est peut-être le plus frappant dans ce film, Alain Finkelkraut, et peut-être le plus insoutenable, c'est qu'il y a un amalgame absolument lancinant dans ce film entre la guerre de 48 et la Shoah (02:31).

02:40

A.F. - Démarcage continu, citation en effet du film de Lanzmann et je crois que si le film d'Eyal Sivan et d'un Michel Khleifi qui, je crois, lui est palestinien, s'il dure si longtemps c'est aussi pour rappeler le film de Lanzmann. Mais, pour que votre

tableau soit complet, Ilana, il faut ajouter que cet objet a été célébré dans les colonnes de Télérama, du Monde et de Libération. Or il s'agit d'une infamie et d'une infamie extrêmement douloureuse. En le regardant, et je n'ai pas pu le faire jusqu'au bout je dois l'avouer, j'ai pensé à cette phrase de Walter Benjamin "*Si l'ennemi vainc, même les morts ne seront pas en sécurité*". Et bien l'ennemi a vaincu. Et, dans ce film, il ne s'agit pas de la politique actuelle d'Israël, il ne s'agit pas de Sharon, il s'agit d'Israël tout court, Rabin aussi est voué aux gémonies puisqu'on nous dit au cours de ce film, on nous cite une phrase que Rabin aurait prononcée et selon laquelle c'eut été pour lui un immense soulagement que de voir Gaza englouti par la mer. Autrement dit, si jamais les Palestiniens n'ont voulu jeter les juifs à la mer, ce mot d'ordre est un mot d'ordre israélien, c'est même le mot d'ordre de Rabin. Autrement dit encore, il n'y a aucune différence pour celui que vous appelez un antisioniste radical entre Rabin et son assassin. Rabin et son assassin Ygal Amir veulent la disparition des Palestiniens, puisque ce film porte sur un crime nommé Israël, le long crime nommé Israël. Et dans ce film encore les deux grandes religions d'Arte, à savoir la religion de la Shoa et la religion de la cause palestinienne, confluent miraculeusement dans la présentation de cette interminable Shoa des Palestiniens nommée Israël. Et en effet, et en effet, Eyal Sivan va très loin puisqu'une scène chez un coiffeur palestinien relatant un massacre qui aurait eu lieu à Lod...

I.S. - ... et qui est contesté, y compris par les historiens...

(05:18)

A.F. - De toutes façons, ce film est la catastrophe, le désastre de toute intégrité. Rien n'est prouvé, rien n'est jamais contredit. Je crois qu'on a rarement assisté à une telle atteinte à toutes les vérités factuelles. Donc, un massacre qui aurait eu lieu à Lod, un coiffeur palestinien qui le relate, qui éclate en sanglots, exactement comme ce coiffeur qui dans "Shoa" est mis en situation par Lanzmann. Il a participé aux sonderkommandos, ce qui n'est pas rien, et il s'effondre au moment où il évoque l'obligation où il a été de pousser en quelque sorte dans la chambre à gaz les siens, les gens de son village et de sa famille. Et pour aggraver encore les choses, nous assistons après cette confidence à des vues sur des rails et à des passages de train. Voilà ce qu'il en est dans ce film. Donc il faut être très solennel. Je dois dire aujourd'hui que (06:21) ce film est un appel au meurtre et j'accuse Arte de falsification et d'incitation à la haine. Il faut être solennel, mais la solennité ni la souffrance ne dispensent de penser. Car ils étaient deux à faire ce film. Non pas deux frères ennemis comme a dit le Monde, mais deux partenaires

d'accord pour rejeter non seulement les premiers accords d'Oslo, mais même la partition de 1947, puisque tout est crime dans cette affaire. Simplement il y en avait un qui était un peu plus modéré que l'autre. Le plus modéré c'était le Palestinien qui a exigé, qui a demandé, qui a supplié Eyal Sivan de retirer la scène du coiffeur. Eyal Sivan n'a pas voulu et il dit dans Téléràma "c'est mon côté sale gosse". Je lui laisse la responsabilité de cette formule. Non ce n'est pas un sale gosse. (07:16) C'est, si vous voulez, l'un des acteurs de cette réalité particulièrement pénible, particulièrement effrayante, l'antisémitisme juif qui sévit aujourd'hui. Et il faut en parler de cet antisémitisme juif et un jour il faudra en écrire l'histoire. A défaut de pouvoir en écrire l'histoire, je crois que nous devons en faire la typologie, c'est pour ça que je disais "ça ne nous dispense pas de penser". Autrement dit, (07:40) la haine de Eyal Sivan à l'égard des juifs, à l'égard de Rabin aussi bien que de Sharon, des... des habitants du yshuv de 1947 aussi bien que des touristes américains sionistes qu'il montre sous un jour particulièrement détestable. Cette haine n'a rien à voir avec la gêne, la gêne qui était éprouvée par certains juifs des Lumières à l'égard du juif éternel. Les juifs des Lumières, effectivement, pour eux, l'éternité n'existait pas. Il y avait un progrès, (?) c'était un envol, c'était un essor auquel il croyait et, par rapport à cet envol et cet essor, le juif, le juif juif, c'était une espèce de poids mort. Autrement dit, ils se sentaient compromis, ces juifs des Lumières, par les pratiques archaïques des juifs religieux. Et ils l'exprimaient. (08:40) L'attitude d'Eyal Sivan est tout autre. Les juifs qu'il déteste n'incarnent pas un passé révolu à ses yeux, ils incarnent un présent révoltant. Ils n'appartiennent pas au monde que les Lumières décrivaient comme celui de la superstition, ils appartiennent au monde de la domination. Ce ne sont pas des survivants compromettants, ce sont d'intolérables oppresseurs. (09:08) Il ne s'agit pas donc, au nom de l'humanité émancipée, de leur faire savoir qu'ils sont morts. Il s'agit de les tuer, de les liquider, de les faire disparaître pour permettre l'advenue justement, l'avènement de l'émancipation de tous les hommes. Voilà ce qu'il en est. Donc les juifs antisémites d'aujourd'hui ne sont pas des juifs honteux. Ce sont des juifs fiers de participer à un combat légitime et même nécessaire. Alors il n'y a pas qu'Eyal Sivan. Il y a en effet Michel Warshawsky et Daniel Bensaïd, d'autant plus enclins à apporter leur soutien à Tarek Ramadan qu'ils avaient en poche la même liste, la même liste noire. Et d'ailleurs, cette liste, Michel Warshawsky en a redonné les noms pour faire bonne mesure au Forum Social Européen. Donc dans la lutte de classe à l'échelle mondiale où il se croit engagé, le voile islamique est un signe de ralliement des opprimés. Israël est un nom propre de la domination et la kippa un signe d'appartenance au camp des exploités. Voilà de quoi il retourne et alors, cela dit, ça doit nous engager à une

certaine intelligence. (10:35) Rien n'est plus douloureux pour les juifs, qui en voient de toutes les couleurs aujourd'hui, que de subir l'assaut de cet antisémitisme juif. Mais attention, ceux qui nous cousent, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, sur la poitrine une croix gammée ont envie de revendiquer pour eux-mêmes l'étoile jaune. Donc ne les insultons pas, n'essayons pas d'obtenir leur numéro de téléphone portable pour les menacer. Parce qu'après ils vont se répandre comme l'a déjà fait Eyal Sivan en disant "Regardez, regardez ce qui nous arrive". Il faut faire l'effort de les ignorer. Et si on veut vraiment protester contre cette insulte, cette horreur qu'a été le film, les protestations doivent s'adresser à Arte. (11:20) Mais Eyal Sivan, les autres, les attaquer publiquement quand on peut le faire, jamais en privé... Il faut, si vous voulez, en quelque sorte, même, créer une espèce de barrière de sécurité car ce serait un aliment pour leur antisémitisme que de pouvoir ainsi, si vous voulez, revendiquer n'importe quelle insulte qui aurait pu être proférée à leur encontre.

I.S. - Alors, vous citez, effectivement, Alain Finkielkraut, un certain nombre d'exemple de personnalités très en vues dans le monde intellectuel français, comme Michel Warshawsky par exemple, qui prône cet anti-sionisme radical et cette idée d'un Etat binational. Et je crois que ce qui est plus inquiétant, et c'est d'ailleurs le journal Aharetz qui en faisait état cette semaine, c'est que de l'autre côté de l'Atlantique, aux Etats-Unis, là où on pense avoir le plus fort soutien quand on est israélien, et bien c'est là d'où vient peut-être l'anti-sionisme le plus radical. Il s'exprime aussi sur la scène américaine. Et j'en donnerai un exemple. Il y a un mois, la prestigieuse revue New York Review of Books avait publié un long article de l'intellectuel Tony Judt qui plaidait pour un Etat binational. Alors cet article a suscité beaucoup de réactions. Et donc dans le dernier numéro de cette revue, il y a un certain nombre de réactions qui sont publiées. Mais on voit, on a l'impression que cette critique radicale de l'idée même d'un Etat juif progresse.

A.F. - Absolument... alors...

I.S. - Et c'est quelque chose qui vous semble nouveau ?

A.F. - Oui, ça me semble nouveau et ça me semble particulièrement significatif et préoccupant. Tony Judt n'appartient absolument pas, si vous voulez, à l'intelligentsia extrémiste. Il n'est pas partie prenante de la gauche de gauche ou du néo-gauchisme, à l'inverse d'Eyal Sivan, de Michel Varshawsky ou de Daniel Bensaïd, hein. Au contraire ! Il a... c'est un historien des idées qui a toujours

affiché, avec beaucoup d'ironie en plus, son attachement aux idées libérales. Il a écrit des livres sur l'intelligentsia française des années 50 très critiques - un peu ridiculement critiques puisqu'il se prévalait de la sagesse d'aujourd'hui pour juger des comportements d'hier - mais c'était une dénonciation de l'extrémisme sartrien etc, au nom de la sagesse de Raymond Aron par exemple. Donc il fait partie de l'intelligentsia libérale. Et ce Tony Judt, libéral et fier de l'être, je le connais un peu, je l'ai croisé, j'aurais souhaité le croiser lors d'une conférence, un congrès auquel j'ai participé au mois de mai de l'année dernière, aux Etats-Unis, à New York, intitulé "*Vieux démons, nouveaux débats*" et qui portait précisément sur l'antisémitisme en Europe. Il n'a pas voulu y participer en prétextant qu'il était malade, maladie diplomatique parce qu'au même moment il participait à un colloque avec Edward Saïd. Mais là encore, si vous voulez, là, j'ai compris, quand même, qu'il avait, si vous voulez, une position très radicale. Et son hostilité à Israël le conduisait à minimiser l'antisémitisme qui sévit aujourd'hui en Europe avec les arguments qu'on retrouve dans la gauche de gauche devant lesquels tout ça est un intolérable chantage. Et en plus, si antisémitisme il y a, ça ne peut venir que de la politique détestable de Sharon. Et en effet, il soutient, Tony Judt, un Etat binational. Pourquoi cette idée progresse-t-elle bien au-delà des rangs de la gauche de gauche ? Et bien je crois que, en Europe, aujourd'hui, pour de bonnes raisons en apparence, le thème de la nation ethnique n'a plus de place, hein. Nous vivons dans un monde, si vous voulez, qui célèbre simultanément l'individualisme radical et la société multi-ethnique. Mais l'idée que les peuples ont une histoire, que cette histoire peut se transmettre par filiation, en quelque sorte, et que cette histoire particulière transmise par filiation mérite d'exister, cette idée-là disparaît complètement. Ce qui fait que les juifs apparaissent de plus en plus, avec Israël, comme une exception et une régression tribale dans un monde qui a dépassé ces préjugés et qui célèbre sans cesse le mélange. Souvenons-nous de la guerre dans l'ex-Yougoslavie... des tribus, des tribus qui veulent mettre fin à quelque chose qui relevait peut-être pas du paradis, mais qui allait dans le bon sens, le sens de la société multi-ethnique. Souvenons-nous de la coupe de football de 1998 ! La France qui avait gagné était une France multi-ethnique et... quand vous voyez France multi-ethnique... et, à cet égard, qu'est-ce que la francité ? Rien. Il y a la France, c'est-à-dire un tampon sur un passeport et c'est tout ! Et les juifs ont d'ailleurs soutenu beaucoup ce mouvement en disant "*le nationalisme ethnique est horrible, puisqu'il peut produire le pire. Nous sommes, nous comme juifs, protégés par cette Europe qui donne congé au nationalisme ethnique, le nationalisme ethnique ne peut avoir que le visage de Le Pen, donc Vive la multi-ethnicité !*" Non, le nationalisme ethnique n'a pas que le visage de Le Pen, il a

aussi le visage d'Israël. On s'en rend compte et on s'en rend compte un peu tard. Et on s'en rend compte que les choses ne sont pas aussi simples, que, en effet, la filiation peut avoir du sens, même si elle doit pouvoir s'accompagner d'hospitalité. Mais qu'à force de rejeter toute filiation dans la définition de la nation au nom de l'hospitalité et au nom du droit du sol, c'est la légitimité même de l'Etat d'Israël qui est en train de disparaître. Donc... nous vivons, si vous voulez, l'effet boomerang d'un anti-racisme dont nous avons pu être longtemps les principaux bénéficiaires.

I.S. - Mais vous pensez qu'il y a encore une chance de pouvoir être entendu, développer... parce qu'il faut développer un discours qui puisse être audible.

A.F. - Alors, pour être entendu, il faut peut-être tout remettre à plat, il faut peut-être tout remettre à plat effectivement et s'interroger sur ce que signifie être un peuple et sur la nécessité que, pour préserver réellement la diversité humaine, qu'il y ait des peuples sur la terre et pas simplement une société multi-ethnique où toutes les différences sont à la fois disponibles et échangeables. Après tout, c'est peut-être la différence qu'il y avait entre Daniel Pearl et Marian Pearl. Daniel Pearl qui est mort comme juif et Marian Pearl qui explique aujourd'hui que, non seulement elle veut pas pleurer parce que les larmes seraient la victoire de ces assassins - ce qui est quand même un discours qui est tout à fait d'époque, hein, le deuil, on va supprimer le deuil pour bien montrer que la vie gagne contre la mort et les meurtriers - mais Marian Pearl qui explique que, effectivement, son fils, il est né, il est l'homme universel, il incarne absolument toutes les possibilités humaines, que.. et ça c'est la vérité vers laquelle nous tendons. Plus nous tendons vers cette vérité, plus nous pensons qu'il s'agit de la vérité et de l'idéal ultime, moins il y a de place dans l'esprit public pour le juif comme être séparé. Il faut penser à cela, d'autant plus que, aujourd'hui, et c'est ce dont nous allons parler, je crois, la séparation s'impose entre Israéliens et Palestiniens, hein. Evidemment, si on est dans le mélange, il faut séparer personne. Et... Non, non, il faut séparer les Israéliens et les Palestiniens et, pour moi, c'est le sens de l'initiative de Genève.

I.S. - Oui, alors, je ne vous suis pas forcément sur ce que vous avez dit sur Marian Pearl qui est quand même une femme qui vit son deuil à sa manière et assez dignement, mais enfin...

A.F. - Ah, vous avez raison. Elle le vit dignement, mais il y a une instrumentalisation idéologique de ce deuil, un peu par elle et surtout par les commentaires que suscite son livre, qui me paraît discutable. Mais je ne mets

absolument pas en cause ce qu'elle a vécu et ni l'effort qui est le sien pour en sortir.

I.S. - Alors passons maintenant à l'initiative de Genève, donc une initiative qui se propose de mettre en quelque sorte le gouvernement israélien en demeure de s'engager dans un processus politique. Il y a d'ailleurs des premiers... on ne saura jamais si c'est vraiment les effets de cette initiative conjuguée d'ailleurs avec la pétition Avalon Nuseïbe mais, en tous cas, c'est vrai qu'Ariel Sharon, on a l'impression qu'il se bouge un petit peu là, ces jours derniers. Il a précipité son fils à Londres... Enfin, il y a un certain nombre d'initiatives qui sont prises, donc il est un peu quelque part acculé à prendre... à faire des gestes, on verra où ça mènera. Il n'empêche qu'il y a un certain nombre de critiques qui sont formulées à l'encontre de cette initiative. Et je voudrais essayer de les synthétiser puisque vous avez décidé, Alain Finkelkraut, de vous joindre à cette initiative. Je crois que c'est important de se faire l'écho de ces critiques qui ne sont pas négligeables. Il y a d'abord un certain nombre de réserves qui sont fondées sur le texte lui-même. On a déjà eu l'occasion, il y a quelques semaines, de parler de la clause qui concernant les réfugiés, qui est très ambiguë puisque ce n'est pas une véritable renonciation, je dirai solennelle au droit au retour, mais plutôt une espèce de limitation de ce droit au retour, une limitation assez considérable puisque Israël est dit "*souverain*" dans la détermination du nombre de réfugiés qui pourront venir en Israël, mais c'est l'une des options qui est proposée aux réfugiés palestiniens, de venir en Israël. Mais Israël est souverain pour définir leur nombre et on nous dit que il faudra tenir compte de la moyenne des réfugiés qui seront reçus dans les différents nouveaux pays d'accueil. Donc c'est quand même assez ambigu, on ne sait pas très bien à quoi va correspondre cet accueil et, en tous cas, ce n'est pas une renonciation totale au droit au retour. Et certains disent qu'il y a suffisamment d'ambiguïté pour que, le jour venu, cette clause pose un problème. Il y a évidemment Jérusalem avec le projet de diviser Jérusalem, y compris la vieille ville, avec une souveraineté juive sur le Kotel et le quartier juif et une souveraineté palestinienne sur le Mont du Temple et le... avec une force d'interposition internationale prévue. Donc ça c'est pour ce qui est du texte. Ensuite, le deuxième argument, c'est l'idée que ce serait une initiative anti-démocratique puisqu'elle serait prise en charge par l'opposition qui n'est pas au pouvoir et notamment par Yossi Beilin qui n'a même pas de mandat en ce moment, hein, puisqu'il était au parti travailliste puis au parti Meretz et puis, comme il y a eu un échec cuisant de Meretz, il n'a pas pu se faire élire sur cette liste. Et enfin on peut également souligner un certain déséquilibre puisque d'un côté c'est

vraiment l'opposition à Sharon et, en face, ce sont quand même des hommes qui sont plus ou moins, quand même, liés à Arafat, qui sont même des proches d'Arafat.

A.F. - Oui, moi j'ai toutes ces objections en tête. Alors je vais expliquer pourquoi d'abord je soutiens sans réserve et sans conditions cette initiative. Parce que c'est une réponse à l'idée aujourd'hui de plus en plus répandue de l'Etat binational. C'est même la meilleure réponse qui soit, bien meilleure que la continuation de la construction d'immeubles en Cisjordanie et à Gaza. Le fait accompli créé aujourd'hui par ces constructions, c'est pas le fait accompli de l'agrandissement d'Israël, c'est le fait accompli de l'Etat binational. J'ajoute que c'est aussi une réponse nécessaire au statu quo. Parce que le statu quo, contrairement à ce que ce nom semble dire, c'est pas l'immobilité, c'est l'enlèvement, l'engloutissement progressif dans l'horreur. Dans l'horreur de l'Etat binational réel, c'est-à-dire la guerre de tous contre tous. Et une autre horreur beaucoup plus... beaucoup moins visible, mais pathétique, poignante : Israël est en train de fondre. La plupart des Israéliens qui le peuvent essaient aujourd'hui d'avoir deux passeports. Il y a une course qui a été lancée en Israël au double-passeport. *"J'ai des origines polonaises, polonaises, je vais à l'ambassade de Pologne ou au consulat de Pologne, je me fais faire un passeport polonais parce que la Pologne va entrer dans l'Europe". "J'ai des origines allemandes, je fais pareil". "Je veux pouvoir aller au Québec pour que mes enfants y fassent des études. Le Québec, le Canada sont des pays d'immigration, j'y vais."* Donc cette course au double-passeport, c'est une manière pour Israël de fondre. Non pas la grande liquidation apocalyptique mais la petite liquéfaction au compte-goutte. Il faut répondre à cela et... répondre en retrouvant une capacité historique qui a été perdue, qui a été perdue. Bon, ça je pense que c'est très important. Autre raison pour laquelle j'apporte mon soutien : cette initiative ne doit rien à la sagesse européenne du "y'a qu'à", hein *"Y'a qu'à faire la paix, y'a qu'à rendre les colonies, y'a qu'à..."* pour les Européens, pour la plupart des Européens, chancelleries et opinions publiques confondues, ça relève du "y'a qu'à". Voilà, on se met au coin d'une table et, en cinq minutes, on a restitué les territoires, en plus c'est facile et puis les Palestiniens ne demandent pas grand-chose puisque, nous dit-on, ils ont renoncé à 72% de leur patrie historique, c'est le mot que ne cesse de répéter Hubert Védrine, comme s'il y avait eu une Palestine avant, une vraie Palestine comme nation, avant cette guerre. Bon, non, non ! Y'a pas de "y'a qu'à", il y a des patriotes, d'un côté comme de l'autre, qui n'ont pas le même statut, vous avez raison, mais qui se sont querellés comme des chiffonniers pendant deux ans pour... Et en plus, pourquoi ? Parce qu'on n'était pas dans la

sagesse européenne du "y'a qu'à" mais on voulait aussi éviter l'erreur d'Oslo, l'esprit d'Oslo... Ce sont... Beilin a été un des artisans d'Oslo, mais qu'est-ce que c'était l'esprit d'Oslo ? Sursoir continuellement aux difficultés. Là non. Les difficultés, on les a prises de face. Jérusalem et les réfugiés. La solution n'est pas complètement satisfaisante, mais sursoir aux difficultés, on a vu ce que ça a donné avec Oslo. Donc on n'est ni dans le "y'a qu'à" européen, ni dans l'esprit d'Oslo. C'est donc autre chose qu'une illusion, c'est peut-être un espoir. Alors, bien entendu, ce soutien qui pour moi est sans condition, c'est aussi un soutien sans euphorie car je garde les yeux ouverts. Je sais que c'est difficile et que, quand bien même, si vous voulez, cette proposition verrait le jour, on ne serait pas au bout de nos peines. Je me demande parfois si les Etats arabes ne se sont pas arrangés pour, si vous voulez, réclamer au bout du compte, une solution dont ils savent qu'elle n'est pas viable. Il y a des Palestiniens au Liban, des Palestiniens en Jordanie, mais surtout au Liban qui, dès la proclamation de l'indépendance, seront expulsés du Liban. Pour grossir les rangs de cet Etat palestinien qui est quand même un Etat tout petit... Alors comment ça va se passer ? Je ne parle même pas de la question du droit au retour. Comment ça va se passer ? Si on avait voulu vraiment résoudre une fois pour toute le problème et créer ce... ce marché commun du Proche-Orient dont rêve encore peut-être Shimon Peres, il aurait fallu impliquer la Jordanie dans la solution. Bien entendu ! Bien entendu ! Peut-être qu'une fédération a du sens. Trois Etats dans ce petit bout de terre, ça va être de toutes façons extrêmement difficile. Et en plus, ça c'est au cas encore improbable où cette solution verrait le jour. Mais, mais nous n'en sommes pas là et je m'inquiète, moi - peut-être c'est un autre élément d'inquiétude - de voir les signataires israéliens et palestiniens, mais surtout israéliens, courir trop de lièvres à la fois. Le lièvre de l'opinion publique israélienne, mais aussi celui de l'opinion publique européenne et, enfin, des chancelleries européennes. Alors je sais moi et y'a pas besoin d'être grand clerc pour le savoir que plus les chancelleries vont s'enthousiasmer et plus l'opinion publique européenne va applaudir, plus les Israéliens se méfieront. Donc fallait-il procéder ainsi ? Fallait-il même, si vous voulez, faire une signature solennelle qui rappelle Washington après les accords d'Oslo ? Je n'en suis pas si sûr. Parce qu'un gouvernement ne peut pas être dépossédé, même symboliquement, de ses prérogatives. Et je vois aussi que les militants du "y'a qu'à", les yakaïstes vont dire *"Ah mais vous voyez, y'avait qu'à faire la paix, c'était simple mais si on ne le fait pas c'est parce que Sharon est un monstre"*. Alors je terminerai puisque je n'ai qu'un mot à dire pour finir et qu'il est temps de finir, je pense à Rabin et je vais le para... le paraphraser en le décalant un petit peu : je crois qu'il faut soutenir cette

initiative comme si les yakaïstes d'Europe n'existaient pas et qu'il faut lutter contre eux comme s'il n'y avait pas d'initiative de Genève.

I.S. - Merci Alain Finkielkraut, on se retrouve donc la semaine prochaine et vous nous parlerez de la manière dont ça s'est passé sur place. Je vous rappelle que vous pouvez retrouver cette émission sur fsju.org et je vous souhaite une excellente après-midi à toutes et à tous.